

Le lièvre dans la cour

« *Le lièvre tué par Maurice dans la cour* », par Auguste Martin (1904–1990).

C'était en septembre en 1966. Un jour que je rentrais le troupeau vers onze heures et que j'arrivais au village avec mon fusil à l'épaule, j'entendis un coup de feu tiré vraisemblablement dans notre cour derrière la maison. Je m'approchai aussitôt et je vis Maurice qui son fusil à la main regardait dans le petit hangar qui nous servait de bûcher et de grenier. À mon interrogation, il répondit qu'il y avait un lièvre derrière les greniers et qu'il venait de le manquer. Je mis aussitôt deux cartouches dans mon arme et montai sur la murette à côté du chemin, prêt à tirer s'il le fallait. J'attendis quelques secondes seulement. Brusquement, Maurice épaula et tira. Un lièvre gisait là devant lui, à moins de trois mètres.

Tout fier de lui il le saisit et me le montra tout en m'expliquant vaguement ce qui s'était passé. Puis Marie-Jeanne et Dorine sortirent du petit hangar, regardant avec plaisir la victime pantelante.

Voici comment s'étaient passées les choses. Maurice, qui devait partir à Mens, préparait ses chaussures devant la fenêtre dans le couloir devant la porte du galetas. À ce moment, il porta un regard dans la cour derrière la maison et il vit un lièvre arriver devant la grille qui clôturait les poules. Il abandonna ses chaussures, prit son fusil et deux cartouches dans sa chambre à côté et descendit en courant voir ce qu'était devenu le lièvre.



En passant devant la porte de la cuisine il appela sa maman et Marie-Jeanne qui préparaient le dîner. Elles vinrent aussitôt. Lorsqu'il ouvrit la porte qui donne derrière la maison, le lièvre était sur un petit tas de bûches sciées à quelques mètres. Il fit un bond dans la direction des greniers à l'instant où Maurice lui lâchait un coup de fusil qui lui coupa quelque peu la peau au bout du nez et d'où coulait du sang (ce que nous vîmes après). Il se dissimula derrière les greniers où Marie-Jeanne réussit à le saisir, mais d'une détente, il se dégagea brusquement et lui glissa de la main. Dorine le toucha aussi mais ne put le saisir.

Il sortit et se dirigeait vers la porte de la maison entr'ouverte, puis sauta en arrière, passa devant Maurice qui lui envoya un coup de pied ; et au saut suivant il reçut la charge de plomb que Maurice lui destinait.

Quand j'étais sur la murette, j'avais vu un chien de Fernand Baup notre voisin qui menait en haut des Queyras de Raillanne et qui cherchait dans notre pré sous les écuries. J'en conclus que ce chien menait le lièvre que Maurice venait de tuer. Je dis alors à Maurice de le porter à Fernand Baup puisque son chien le poursuivait. Ce qu'il fit aussitôt. Fernand n'accepta pas et le donna à Maurice généreusement. Il finit en civet préparé par Dorine. Il était délicieux. Je regrette de n'avoir pas invité Fernand pour en manger aussi, ou lui en avoir donné la moitié.



En parlant de ce fait avec mon ami Poncet, il m'expliqua que ce lièvre venait de l'Orme, qu'il se gîtait près de son jardin, et que ce jour-là le chien de Fernand qui était sur sa quête l'avait parti à l'instant où il s'était absenté un petit moment dans sa maison. Il me dit que ce jeune lièvre avait grandi près de sa ferme, et qu'il le voyait souvent, habitué au bruit et peu sauvage. Ce que je crois vrai vu les circonstances dans lesquelles il avait été tué par Maurice.